

Jean-François Coatmeur



© Joël Coatmeur - Brest, juillet 2006

Samedi 25 janvier 2020
Dévoilement de la plaque de la Place



Jean-François Coatmeur

Le regard noir d'un humaniste

Avant son annexion par Douarnenez en 1945, Pouldavid-sur-Mer était encore un petit port de pêche situé en fond de ria. Une odeur de vase, de gasoil et de goémon vous prenait à la gorge et la légende affirmait que le roi Gradlon abandonna ici-même Dahut, sa fille maudite, preuve en était ce rocher qui porte encore l'empreinte du sabot de son cheval. À Brest, dans le salon de la rue du Forestou-Uhella où vit Jean-François Coatmeur depuis des lustres, une toile peinte par René Quéré nous montre ce qu'était Pouldavid-sur-Mer avant guerre. Un môle, quelques bateaux, des collines ondulant vers l'horizon. C'était le terrain de jeu d'une enfance à la fois maritime et rurale. Maman, un temps employée de conserverie, s'occupe de la maison. Papa est commis à la brasserie voisine de Kerharo et va livrer, sur une charrette tractée par un vieux cheval, des caisses de bière dans toute la région. Tous les dimanches, sur cette même carriole, il doit conduire le patron à la messe. Ce sont des choses qui à l'époque ne se négocient pas. À un jet de pierre se trouve Douarnenez la rouge, le lieu de perdition, la cité interdite pour le petit Coatmeur qui rêve déjà de transgression. Depuis, le petit paradis de l'enfance s'est transformé en ZUP, en ZAC ou en ZI et le « sur-Mer » de Pouldavid semble presque déplacé. Reste sur le mur cette toile de Quéré, nostalgique et obsolète.

Bon élève, Coatmeur est envoyé dès la sixième au Petit Séminaire de Pont-Croix, à 13 kilomètres de Pouldavid, autant dire le bout du monde. Il va y rester quasiment cloîtré pendant sept ans mais, insiste-t-il, sans qu'il n'y ait eu la moindre contrainte familiale. L'enseignement est partisan, voire sectaire. C'est une caserne, froide et austère, d'où l'on ne sort que rarement. Une visite de la famille est tolérée une fois par trimestre, un peu

plus pour les habitués du tableau d'honneur. La guerre survient lorsqu'il a quatorze ans. Les Allemands occupent une partie des locaux. La nourriture est frugale, sa mère fait le trajet à pied pour lui envoyer des colis, le dortoir est glacial. Restent les livres ? « Victor Hugo était considéré comme un écrivain malfaisant. Zola, n'en parlons pas ! Et même François Mauriac était à l'index. La littérature s'arrêtait au XVII^e siècle. Nous sommes sortis de là dénués de toute culture autre que religieuse ! Écrire un poème était en soi un acte de résistance ». Il s'interroge encore : « Comment ai-je pu y rester sept ans de mon plein gré ? » C'est un élève brillant, donc destiné tout naturellement à la prêtrise, la voie royale et en même temps la solution de facilité. Il se libère enfin et pendant longtemps, il évitera de passer par Pont-Croix, n'hésitant pas à faire des détours abracadabrants pour rejoindre Audierne sans avoir à affronter la masse grise du séminaire. « C'était un peu ridicule, admet-il. Mais l'ironie dans cette histoire, c'est que bien des années plus tard, lorsque j'ai accompagné l'équipe de tournage au moment de l'adaptation Des croix sur la mer, mon seul roman autobiographique, les repas étaient servis dans ce même Petit Séminaire. »

A la fin de la guerre, il s'inscrit à la faculté catholique d'Angers, cloîtré une fois de plus pour préparer une licence de lettres. « De la liesse de la fin de la guerre, je n'ai rien entendu que des brouhahas venant de la rue. J'étais trop plongé dans mes bouquins ! » Commence alors une longue carrière d'enseignement et d'écriture. Pour l'heure, il est peu question de romans mais ses premières chansons datent de cette époque, de même que ses premières pièces pour la troupe locale du patronage dont il est l'animateur aux côtés de Josette, rencontrée plus tard au cercle celtique, une vraie penn-sardin, elle, malgré ses origines alsaciennes et lorraines. La petite Jehanne naît en 1953 alors que Jean-François est prof de lettres au lycée Saint-Marc mais une soif de nouveaux horizons embarque la famille pour Abidjan. Coatmeur aime les ports, traîne du côté des cargos, entend la plainte des Africains et les songes des marins, échafaude des récits. Homme de la brume autant que du soleil, il revient à Brest en 1963, nommé au lycée Kerichen, où il restera jusqu'à la retraite. Je peux affirmer qu'il existe une sorte de confrérie informelle d'anciens élèves de Coatmeur et ces gens-là vous parleront sans détour de la chance qu'ils ont eue. Il murmure : « Les élèves, un bonheur ! L'institution, un peu moins. La salle des profs ? Triste et étriquée ». Que faire ? S'évader une fois de plus par les mots. En cette même année 1963 sort son premier roman, Chantage sur une ombre, édité au Masque.

Brest, une ville qu'il a pourtant longtemps détestée avant d'être comme tant d'autres apprivoisé par ses reliefs et ses fractures, et par son port, encore une fois, lieu de toutes les évasions humaines ou romanesques. Le paradoxe a voulu que ce soit cette ville au départ honnie qui a été le cadre de nombre de ses livres, à commencer par Les Sirènes de minuit, et dont il a traduit l'atmosphère si lourde de drames et de passions. La mort, le mal, le vice, le crime, la perte, la violence, fille bâtarde de l'injustice, et la rédemption sont des thèmes qui ne quitteront jamais l'univers de Coatmeur à travers une trentaine de romans noirs tous implacables de rigueur autant dans l'intrigue que dans le propos, comme s'il cherchait à autopsier les tréfonds de l'âme humaine, à racler la lie dont il parvient toujours à extirper ne serait-ce qu'une larme de pardon. Coatmeur est le médecin légiste de cette humanité souffrante et ses livres sont l'écho d'une révolte qu'il s'est toujours refusé à taire.

Hervé Bellec

«Brest des écrivains»
aux éditions Alexandrines

«Jef se retrouva seul dans la demi-obscurité. Tout vacillait. Devant lui, la muraille noire d'un entrepôt désaffecté. Il parvint à faire un pas, deux pas. Puis il buta contre quelque chose, roula avec un cri, se releva encore. Plus que quelques mètres.

Un vrombissement brutal, la plainte de pneus qui raclaient le béton, les quatre détonations de quatre portières simultanément refermées. Un projecteur inonda le quai. Jef ébaucha une ultime accélération. Un choc au flanc gauche lui coupa le souffle, pendant qu'une canonnade faisait éclater ses tempes. Il pirouetta, bascula sur le dos. Autour du fugitif ils étaient toute une bande à présent, à vociférer, à s'esclaffer, à se féliciter. C'était l'heure de la curée, la meute donnait de la voix, crocs luisants de bave. On lui souleva la tête en le tenant aux cheveux, un talon sournois lui martela les côtes. Mais Chabert sentit à peine le coup. Il ne les voyait pas, il ne voyait que ce coin de ciel qui venait de s'ouvrir au-dessus de la mer, découvrant une broderie d'étoiles. Du cargo voisin une sirène s'éleva ; elle grossit, s'épanouit en un vibrant hosanna. Une autre lui fit écho, une autre plus loin encore. Elles se regroupèrent, ajustèrent leurs voix, plaquèrent les notes d'un somptueux accord.

Chabert songea que partout, à cette même minute, dans tous les ports du monde, les sirènes de minuit s'étaient mises à sonner le bonheur des hommes. Et il se disait que c'était un peu pour lui aussi qu'elles chantaient, pour le pauvre Jef, qui se vidait de son sang, abandonné de tous sur le ciment glacé d'un quai, en train de mourir.»

Jean-François Coatmeur

«Les sirènes de minuit»

(Denoël 1976 - Albin Michel 2004)